



La Poule

Véronique Janzyk



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



La Poule

Véronique Janzyk



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

La Poule est une nouvelle extraite d'un projet hommage au sculpteur François Pompon (1855-1933) qui a rendu justice aux animaux dits nuisibles et aux animaux comestibles...

Depuis sa toute première lecture, Mémoires d'un âne de la Comtesse de Ségur, Véronique Janzyk n'a cessé de vouer un intérêt particulier aux animaux.

C'est en voyant l'œil de la poule que j'y ai pensé. De l'œil s'écoulait un long et mince filet. J'avais beau éponger. À croire que j'entretenais le flux en croyant le tarir. C'est en voyant l'œil que ça m'est apparu. L'image des œufs a remplacé celle de l'œil. Des dizaines d'œufs, des centaines dans des dizaines de boîtes en carton. Tout ce qu'elle m'avait donné. Que j'avais consommé. Qui me revenait là en nombre. Qui s'interposait entre l'œil malade et moi. Elle m'offrait encore ça, la poule. Une image.

J'ai emmené la poule chez le vétérinaire. Tout ce que j'ai vu, les animaux et les gens, je l'ai vu comme si c'est de son œil que ça sortait. Une dame âgée qui traînait un chien d'au moins cent ans. Un gamin avec son chat. J'ai fermé les yeux. Il faisait chaud dans la salle d'attente. Quand je les ai ouverts, c'était à nous, à la poule et à moi. De l'œil qui lui restait, elle a écouté la sentence : antibiotiques, teinture d'iode et bonne chance.

On s'est appliquées. Elle, avec ce petit mouvement de recul juste pour dire de réagir quand j'approchais. Elle s'échinait encore à picorer des croquettes pour chien. Elle les a toujours convoitées, les croquettes du chien, et elle continue de le faire, comme elle peut. Son bec désormais entrouvert a perdu de sa capacité de préhension. La croquette est saisie, mais sans élan suffisant pour s'engager dans la gorge. Elle s'arrête tout à l'entrée. Je dois la pousser du doigt. La poule s'en trouve ragaillardie. Alors, et alors seulement, elle se tourne vers les graines, celles que j'ai déposées dans un bol. Elles semblent s'animer. Je les vois comme vivantes gagner le bec. Parfois, la poule jette son dévolu sur des graines au sol. Une poursuite s'engage alors. Les graines semblent fuir. Elles finissent toujours par perdre.

Parfois, c'est à un autre repas qu'elle se livre. Elle picore des graines que je ne vois pas. Puis une ou deux que je vois, celles-là. Elle renverse la tête. Elle déglutit. Elle a l'air rassasiée. À d'autres moments, elle reste là, elle ne picore pas. Elle attend, le bec au-dessus des graines ou des croquettes ou de l'eau. Tout entière, elle attend. Elle est dans ce moment d'avant la nourriture. Le geste au bord du geste. Elle somnole près du radiateur. Je la sors de sa torpeur. Je double la dose de son médicament. Je le fais glisser avec un peu de blanc d'œuf. C'est ce que j'ai trouvé de mieux. Elle avale, docile. La peau autour du bec pâlit un peu.



J'ignore si c'est un effet secondaire. Puis la couleur revient. Entre le matin et le soir, sa crête fléchit. La poule perd sa couronne le soir, mais elle la retrouve au matin.

Aujourd'hui, ses trois comparses sont rentrées la voir. Une noire, une rousse et une blanche, son double. Elles l'ont entourée. Je ne sais comment, mais, à trois, elles l'ont encerclée complètement. Elle était au milieu, rien ne pouvait l'atteindre la poule, plus petite, rajeunie, comme prise à contre-courant du temps. Poule, mon pigeon, mon échassier qui chaque jour renaît. Petite poule que je nourris de pâtée pour poussins. Qui recommence ta vie chaque matin.

Les trois poules ont fait leur toilette, le bec dans leur aile et par-dessous. Elles ont pris la posture que la petite poule adopte à longueur de journée depuis quelques jours, le bec dans les plumes. Repos. La petite poule a ouvert l'œil. Les autres ont ouvert le bec à plusieurs reprises. Elles ne baillaient pas, non. De leur gorge ne sortait aucun son. Les quatre poules ont eu l'air de comploter. Quand la petite poule est restée seule, elle s'est voûtée. Je l'ai caressée. Elle est osseuse et ouatée.

Son œil se voile de mille façons. Il y a tant d'opacités à voir. La transparence de mille manières finit par revenir. Comme la couleur rouge de sa crête. Comme le jaune vif de son œil, qui d'un coup revient comme si rien ne s'était jamais produit.

Parfois, l'œil ouvert ne semble pas voir. La poule se heurte à une chaise, à un meuble, à moi. Moi, je la vois, de plus en plus. Je vois le grand désordre au sol de la cuisine, et en même temps je me demande si je ne rêve pas cette installation, les pipettes, la teinture d'iode, la pâtée, l'eau, la camomille pour les yeux. Je me demande si je vois bien, non seulement les pots, les bols, les tasses, les sachets, mais ce qui s'en renverse, ce qui se mélange sur le pavement, les traces et les reliefs que cela engendre, mais qui disparaît au premier coup de serpillère.

De la poule, je ne doute jamais. Ma poule, laboratoire de moi-même.

Je considère de près ses oreilles couvertes de minuscules poils. Je crois que ce sont des poils. De si petites plumes sont improbables.

La poule est mon institutrice préhistorique. J'apprends grâce à elle que les poules peuvent perdre leur bec, qu'elles sont dépourvues de vessie et que l'infection chez les gallinacés prend une forme

particulière. L'infection forme des kystes. On peut l'extirper d'un coup. Elle ne s'en ira pas gâcher le sang. Des poules ne survivent pas à l'incision, une minorité. Mais ma poule n'est pas une statistique. L'infection lui fait une petite boule sous le bec. Une espèce de menton. Nous la résorberons à la cortisone. Oui, ai-je affirmé au vétérinaire qui me questionnait sur ma capacité à faire des piqûres. Sur moi, ai-je omis de dire. L'exercice sur un tiers est bien différent. Les injections doivent se faire à deux, à trois si on compte la principale protagoniste, la poule.

T. la maintient. Il plaque ses ailes. Il la colle au sol, mais pas trop, que je puisse tâter le bréchet. C'est à droite que se fait l'injection. Je ne sais pas pourquoi. On me l'a dit. Je me tiens à ce que je tiens pour une vérité. Je vise la droite du bréchet. J'écarte les plumes jaunies. À chaque nourrissage, la matière du gavage glisse un peu de la cuillère ou de la si petite tasse extraite d'une dinette ou de la seringue à large embout. Les plumes s'en retrouvent vernies. Sans doute est-ce l'effet du blanc d'œuf. Ce matin, j'ai pensé à de la paille, celle que les aveugles de la Ligue Braille mettent en forme en petits paniers et qu'un magasin du quartier vend pour Pâques. Les plumes vernies et dures lui font comme une carapace, un exosquelette. J'écarte les plumes durcies et j'introduis 0,5 de graduation dans la poule.

Séparément, les deux vétérinaires consultés ne peuvent rien. Mais ensemble ils la sauvent. À les écouter, la poule serait morte deux fois. Mais à les écouter aussi, elle poursuit sa vie. Je prends ici un conseil, un autre là-bas. Des remèdes naturels et d'autres chimiques. Des graines trempées dans l'eau, qui s'amollissent. Un gel buccal pour bébé.

Le second vétérinaire est spécialisé dans le secours à toutes sortes de petits animaux : canaris, perruches, hamsters, souris, et poules. Le vétérinaire parle. Il explique. L'assistante opine. Elle parle avec ses mains. Elle enveloppe l'animal. Tellement bien. Le vétérinaire expose les options possibles. Celle qui a une chance d'éradiquer la maladie risque aussi de tuer la poule. Je ne choisis pas cette option-là. La discussion se prolonge, sur la condition animale, sur ces poulets de chair qui entre l'œuf et l'abattage auront pris 50 grammes par jour. Leur vie dure deux kilos et demi.

Le cabinet de consultations est d'un dépouillement extrême. Un bureau, une table. L'animal au centre. Sur le bureau : rien ou presque. Une surface blanche, sur laquelle repose un seul élément. Une feuille plastifiée.

Une feuille glissée dans une pochette de plastique. De l'eau semble avoir coulé sur le document. Les mots sont troubles. Néanmoins, je lis le mot soutien et le prénom d'un enfant. Le vétérinaire vend des stylos au profit de cet enfant malade. J'y vois une façon d'aider les propriétaires de petits animaux à lâcher prise. Il y a plus grave qu'un petit animal, c'est vrai, mais quand même. Tout aura été tenté, comme il se doit.

Quand le vétérinaire a rédigé la fiche de la poule, il m'a demandé si elle avait un nom, et si c'était le cas quel est son nom. J'ai répondu qu'elle n'en avait pas. J'ai menti. Pourquoi ? Depuis qu'elle est malade, la poule a un nom. Elle en a même deux. J'alterne. Elle a au moins trois noms, son nom de poule et ceux que je lui donne.

Je repars avec un nouveau traitement susceptible de la guérir, à raison de deux gouttes dans le bec. Deux gouttes, c'est peu. Comment être sûre que les deux gouttes versées ne vont pas sécher dans le bec si elles ne sont pas déposées assez loin ? Comment être sûre que la pipette enfoncée dans la gorge ne va pas en délivrer davantage, avec le risque que cela comporte peut-être ? La poule m'apprend à compter jusqu'à deux, et pour atteindre deux il faut savoir risquer quatre ou six. Il faut doser le risque, le pour et le contre. Il faut choisir. Il ne faut pas avoir peur. Il faut un jour choisir deux, et le lendemain six, selon l'état de la poule.

Le vent a fait tomber un pot de fleurs de l'appui de fenêtre. La plante gît racines à l'air. Une limace s'est aventurée sur la paroi intérieure du pot. La poule l'agace du bec. Le vent y croit aussi fort que moi. La poule et le vent m'enseignent l'entêtement. La poule a repris goût au gluant et à ce qui de son corps se tortille, du ver nerveux au limaçon qui est le degré zéro du tortillement. J'ai soulevé des pierres, bêché. Le ciel m'a aidé. Il pleuvait. J'ai attrapé par la queue des vers qui filaient. Je les ai sacrifiés. La poule les a gobés. Mais elle a perdu l'appétit à nouveau. Les vers ont fait leur petit cinéma pour s'échapper. Je les ai relâchés. Ils sont retournés dans le grand garde-manger terrestre.

Elle est là. Je la vois, de profil. Elle picore le carrelage à présent. Je la vois et je l'entends. Un clignement d'yeux plus tard, je vois que ce n'est pas elle que je vois mais son alter ego, l'autre poule blanche, positionnée juste devant elle. De tout son corps, l'autre poule la projette dans l'avenir. C'est elle que j'ai vue quand même, mais elle plus tard.



Ce matin, elle fait de grands pas. Elle trotte. Il y a longtemps que je ne l'ai vue ainsi. J'ai oublié comment elle était. Aucune comparaison ne vient altérer ma vision. Tous mes regards vont à elle, comme elle est, à l'instant prompt et vive. Je la suis. Je me heurte à la table basse. J'aurai un bleu.

Depuis quelque temps, j'adopte une vision latérale. J'ouvre la porte. Je jette un œil. J'apprivoise ce qui pourrait m'attendre : la vie vaincue. C'est latéralement que je nourris la poule. Je bascule de la nourriture à la petite cuillère ou d'un verre sur le côté du bec, là où il bée. Là où il ne se referme plus. C'est aussi le côté de l'œil désormais fermé. Deux paupières occultent l'œil. Chaque paupière recouvre la moitié de l'œil exactement. Elles sont solidaires. Quand celle du haut peine à se fermer, celle du bas aussi. L'œil est découvert. Il ne voit pas pour autant. Dans son autre profil, si régulier, rien ne permet d'imaginer celui-ci.

Petite poule qui convoque tous ceux qu'on a cru repartis comme en quarante sur un lit d'hôpital cuillère à la main, ceux qui sont morts en ayant retrouvé l'appétit. Nous les croyions sauvés mais c'est pour l'autre monde qu'ils prenaient des forces.

Les quelques graines que j'enfonce désormais à la main dans la gorge de la poule la mettent en mouvement. Il aura fallu du temps pour que je comprenne que c'est le moyen le plus sûr de la nourrir. Comme il aura fallu user quelques essuies pour l'embobiner en vue de la gaver, quand il est beaucoup plus simple de la serrer contre ma peau nue. Elle ne se débat pas quand je m'acquitte du nourrissage le matin ou le soir, avant de m'habiller pour le jour ou pour la nuit. Ses longs doigts pourvus de longs ongles restent inertes. Elle ne me griffe pas. Elle ne l'a jamais fait. Elle m'épargne et moi je mesure à quel point son plus long doigt et mon majeur se ressemblent. Elle rompt l'immobilité pour se mettre à marcher, elle titube quelques pas. Elle avance au ralenti, ferme les doigts avant de les rouvrir d'un coup, vite. On croirait qu'elle jette des sorts. Et puis elle file. Elle est lancée. Jusqu'au moment où elle s'arrête.

Le médicament seul ne suffit plus. Il faut la caresse et la parole, comme il aura fallu les noms. J'ignore le mot pour nommer cette languette nacrée qui tapisse son bec. Cet organe qui fait le grand travail de la nourrir. Le mot exact, je ne veux pas le connaître. Ni l'orthographe du mot *écouvion* que j'écris ici phonétiquement. Ni si une poule possède des ongles

ou des griffes. Une pensée superstitieuse m'habite soudain. Tant qu'il me reste ces mots à découvrir, rien ne peut lui arriver. On ne meurt pas inconnue.

Aujourd'hui, j'ai entendu sa voix. Il y a longtemps que je ne l'avais entendue. Sa voix. Son chant. Autre chose que le bruit qu'elle produit lorsque la maladie l'étouffe. Je l'ai entendue caqueter et c'est même son rire que j'ai entendu. Le jour du rire, un peu de sang s'est écoulé. Je l'ai essuyé. Une goutte a séché sur ma joue. Je l'ai vue le soir à la lumière des ampoules du miroir. Moi seule sais ce que représente cette tête d'épingle rouge.

Ce matin, la coquille de l'œuf que j'ai cassé a glissé de la table. La poule s'est précipitée. Elle a picoré le calcaire et c'est comme si elle terminait ce que j'avais commencé.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Dépôt légal : D/2016/7823-13
ISBN : 978-2-930758-17-6

Copyright : Véronique Janzyk (2016)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Véronique Janzyk est née à Charleroi et conserve un lien particulier avec son ascendance polonaise. Elle est romancière et chargée de communication pour la Province de Hainaut. Elle voue une admiration particulière à l'auteur Franz Bartelt, mais bien des lectures la ravissent : Lionel Duroy, Raymond Carver, Stéphane Zweig, Christian Bobin...



Du même auteur :

On est encore aujourd'hui, roman, Bruxelles, ONLiT, 2013

Les Fées penchées, roman, Bruxelles, ONLiT, 2014

Le Vampire de Clichy, roman, Bruxelles, ONLiT, 2015

